



# Réception de Roger Foulon

DISCOURS DE JACQUES CRICKILLON  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 FÉVRIER 2000

Monsieur,

Pardonnez-moi, vous êtes un phénomène.

Cependant, homme discret et de parfaite courtoisie et de toute convivialité, et qui jamais, que je sache, ne s'est exhibé dans un cirque ou dans une foire (quoique les foires du livre...), à moins qu'on ne veuille considérer le monde de la littérature comme un cirque à la Cécil B. De Mille petit budget, et alors cirque littéraire oui ! Foulon exhibitionniste, non !

Vous êtes un phénomène de travail.

Vos biographes voudront bien excuser quelque éventuelle erreur de calcul. J'ai dénombré dans votre œuvre soixante-sept recueils de poèmes, neuf romans, six pièces de théâtre, un oratorio, à quoi s'ajoutent plusieurs recueils de contes et d'innombrables textes de critiques littéraires, sans parler des essais et des monographies.

J'oubliais votre métier d'enseignant.

J'oubliais votre mariage et votre paternité ; voilà qui, à soi seul, l'on en conviendra, a de quoi remplir la vie d'un homme.

Mais j'oubliais votre intense activité d'animateur culturel en Thudinie, et à l'échelle nationale puisque vous fûtes pendant de très nombreuses années président de l'Association des écrivains belges.

Je ne parlerai pas de vos nombreux voyages.

Mais j'allais oublier votre travail d'imprimeur, puisque vous maniez avec passion depuis tant d'années votre presse artisanale.

Et, oh ! oui ! j'oubliais : vous avez fondé une revue, *Les feuillets du Spantole*, en 1956, que vous continuez d'assumer.

Comment ne pas oublier des pans entiers de votre incroyable activité ! J'ajouterai cependant que vous siégez aussi depuis des décennies à la table du Fonds national de la littérature de l'Académie. Et c'est à cette table que j'ai découvert, séance après séance, un aspect de votre personnalité que j'estime, sur le plan culturel, d'une grande importance. Il s'agit de votre qualité de lecteur. Les auteurs soumettent leurs manuscrits à l'appréciation des membres du Fonds national en vue d'obtenir un subside à l'édition. C'est dire que la tâche du Fonds est difficile, exige rigueur et justesse : ne pas encourager ce qui ne le mérite pas, mais ne pas rater le génie ou le talent ou la lueur d'un talent qui s'éveille. Et il s'agit, pour le lecteur du Fonds, de ne pas rapporter les œuvres des autres à son propre nombril. En tant d'années où nous avons siégé ensemble, j'ai toujours admiré, Monsieur, le mélange de rigueur et d'ouverture de vos jugements. Cette part de votre activité pourrait paraître anodine ; elle ne l'est pas. Les candidats écrivains et les écrivains accomplis ont besoin de lecteurs, de bons lecteurs. N'en auraient-ils qu'un que leur fatale solitude s'en trouverait aimantée vers le mouvement perpétuel de la création. Aussi veux-je saluer en votre personne ceux — et je ne puis m'empêcher alors d'évoquer le nom d'Albert Ayguesparse, le grand compagnon disparu — qui ne dédaignent pas de consacrer leur savoir, leur intelligence, leur temps si précieux, aux œuvres des autres.

Votre œuvre et votre action ont un centre, Monsieur, c'est la ville de Thuin, où vous naissez en 1923 et que vous n'avez jamais quittée. Cette Thudinie, pays de forêts et de rivières, sera votre paysage d'âme ; toute votre poésie — une poésie qui apparaît chez vous comme une respiration quotidienne — en porte l'empreinte, non seulement par les présences animales et végétales qui la peuplent, mais par ce qu'on pourrait nommer le graphisme du texte, cette géométrie secrète qui préside sous les mots à toute authentique poésie.

Ombre et lumière. Lever du jour, tombée de la nuit, se dresser, durer, s'étendre. Toute la rythmique du poète Roger Foulon tient en cette perpétuelle oscillation de la clarté à l'obscurité, de la rivière à la forêt, de la verticale à

l'horizontale, le poème pouvant ainsi se percevoir comme le passage obligé et cependant volontaire de l'abandon à l'abandon, vie telle une corde d'arc sans flèche, corde qui chaque jour se tendrait dans l'attente du repos ; et ainsi la sensualité amoureuse, désir cependant bien plus vaste puisque de la femme il s'étend à la terre pour revenir à celle désirée figure du très vaste désir, ainsi la sensualité est-elle perpétuellement en quête de sa satisfaction plénière, qui se nommerait harmonie, définitive harmonie, immobilité aboutie. Il y a en vos poèmes toute une érotique du paysage, laquelle n'est autre que cette libido expansive qui se situe en toute nature vue à la fois comme sujet et comme objet du désir, une libido dont Herbert Marcuse, en 1956, dans son ouvrage capital, *L'Homme unidimensionnel*, déplorait en l'époque post-moderne la réduction au sexe, réduction appauvrissante, misère désormais du paysage intérieur.

Et le poète de Thuin d'écrire :

Est-ce vrai qu'une femme au lieu précis du cœur  
Possède un arbre avec ses feuilles et ses branches ?  
(...)  
C'est lui que les oiseaux changent sans cesse en flûtes,  
En hautbois murmurants, charmeurs de nos nuits blanches.

Poète de la nature, au sens où toute votre inspiration en découle et s'y rattache, il est compréhensible, et même de toute logique, que vous, écrivain ancien système, homme d'écriture faite main, comme on dit du pain — et est-ce que ça ne devrait valoir un prix plus élevé à vos œuvres dans le paradis des écritures éternelles ? — vous vous soyez adonné au haïku.

Jacinthes des bois  
Du ciel sous les frondaisons  
Ou l'eau de la mer

Le soleil se lève  
Le ciel devient une rose  
Un souffle l'effeuille

Chez vous, la forme nipponne de trois vers, tant adorée et pratiquée par le minimalisme occidental, est accueillie en toute innocence pour ce qu'elle est censée être, un instantané.

Car c'est cela, le haïku, un arrêt sur image. Le maître Basho n'a pas d'autre ambition que de dire ce qu'au hasard de la vie, en un moment d'étonnement, il perçoit. Maurice Goyaud, auteur de *Fourmis sans ombre*, cette remarquable « anthologie-promenade » du haïku, déclare d'entrée de jeu qu'il « n'aime pas que l'Occident attire ces petits poèmes japonais dans ses filets de métaphores et de syllogismes, surcharge symbolique où les haïkus perdent le meilleur d'eux-mêmes : cette faculté de se situer naturellement en deçà de la littérature ».

Ceux de vos haïkus que j'ai cités, vous les avez publiés, cher Roger Foulon, dans un petit livre imprimé par vos soins sur votre presse artisanale et tiré à trente-six exemplaires. En deçà de la littérature, donc, de ce qu'elle paraît représenter pour beaucoup : une course au succès, c'est-à-dire aux interviews et au fric. Ce n'est certes pas l'appétit de la fortune et des lauriers qui vous a fait écrire ces textes de trois vers tirés à trente-six exemplaires. Il y a là un désintéressement à l'égard de tout ce qui n'est pas l'écriture même. Le reste, je dirais le subsidiaire, nous étant de toutes parts imposé, par cent mille voix faiseuses de la fausse opinion, comme l'essentiel, la plupart — auteurs et lecteurs — en viennent à oublier l'évidence : on écrit pour écrire. Et si l'on a trente-six lecteurs, des vrais et bons, des fidèles, des partisans, mais alors c'est beaucoup, c'est un bonheur d'écrivain ! Avec les dix mille, les cent mille, commence, disait André Malraux, et ce plus que jamais, le malentendu.

Si les premiers poèmes publiés — c'est le recueil *D'entre les songes* — datent de 1947, c'est en 1977 que le barde de Thudinie aborde le roman avec *L'espérance abolie*. Suivront, jusqu'à aujourd'hui, huit autres romans, des récits amples composés à un rythme régulier ; et à nouveau l'on retrouve cette spécificité du bon artisan qui dans cette œuvre est fondamentale : une fois le travail engagé, on ne l'interrompt pas, et ce travail bourgeoine, chaque opus en génère un autre, en sorte que le dernier roman, *Un enfant de la forêt*, n'est sans doute le dernier qu'à ce jour.

Et l'artisan a son domaine et sa technique. L'espace romanesque foulonien est toujours campagnard. Cet homme qui vint si souvent à Bruxelles, soit pour y présider les séances de l'Association des écrivains belges, soit pour siéger au Fonds national de la littérature, cet homme est un rural profond. Il suffit pour s'en convaincre de considérer avec quel amour à la fois tendre et sauvage il se met à ciseler ses phrases dès qu'il évoque dans ses romans ou ses contes la nature, cette nature libre dont Lamartine disait dans les *Méditations poétiques* qu'elle nous « accueille » et nous « aime ». Nature réelle, nature traitée avec un art réaliste, et cependant nature romantique en accord avec les âmes farouches qui y trouvent refuge. Foulon romantique, certes ! À considérer les héros de ses romans, il me semble percevoir en écho la voix d'Hernani : « Je suis une force qui va. » Et romantique d'abord par sa vision de la nature. Nature ultime refuge, nature ressourcement, nature qui recèle les grands moteurs qui animent le héros foulonien : l'amour et la haine, qui est haine d'amour, haine par amour. C'est « l'été dans la Fagne », qui éveille les troubles et troublants désirs de Maule quand il rencontre dans la forêt Marthe, en qui il croira retrouver sa femme défunte, sa « seule étoile » pour lui dédoublée — et l'on songe, thème prégnant, à *Bruges la morte* de Rodenbach ou à *Vertigo* de Hitchcock. C'est le fleuve en crue qui dans *Déluge* prête sa force irrésistible à la jalousie meurtrière de Djo. À la fin d'*Un enfant de la forêt*, c'est dans les profondeurs de la sylve qu'Alexandre le hors-la-loi trouvera une fois de plus refuge, et sans doute une certaine paix de l'âme.

Si Lamartine ou Hugo s'adressaient fréquemment à la nature — « O lac ! rochers muets ! grottes forêt obscure ! vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir ». « Maintenant que je suis sous les branches des arbres, et que je puis songer à la beauté des cieux (...), maintenant qu'attendri par ces divers spectacles, forêts, rochers, vallons, je reprends ma raison devant l'immensité » — comme à un être immense doté d'une âme et nous contenant tous — « débiles que nous sommes », dit Vigny — dans son sein, une nature qui dès lors constitue notre identité et le mystère que nous sommes à nous-mêmes, mais jamais notre déréliction, puisque bienveillante ou coléreuse elle nous possède comme créatures, l'humain de la poésie et du roman foulonien puise dans la nature l'énergie d'être un étranger, à son environnement social, et finalement, à l'instant de la crise, à lui-même. On est loin ici du voleur de feu byronien méditant — sombrement, certes,

mais superbement — sur la Jungfrau, ou du Zarathoustra de Nietzsche rythmant sa marche ascensionnelle par les contreforts et les hautes vallées glacières du massif de la Bernina de chants d'espérance et de rejet, d'ineffable douceur et de colère contre les marchands du temple, et somme toutes dansant sur les mondes la danse de Çiva le créateur, Çiva le destructeur. Non, ce sont ici, de *Déluge* à *Un enfant de la forêt*, de *Barrage* aux *Tridents de la colère*, arpentages, courses et charges et fuites de gens de la terre, des êtres souvent frustes dont l'humble savoir s'est composé au contact sans romance de la nature. À bûcheronnes, on apprend la résistance du bois, son pas vouloir mourir, ses défenses ; à faire le batelier, on apprend les offres et les refus de l'eau, ses câlineries, ses pièges, ses révoltes dévastatrices. Nature dotée d'une âme, mais plus proche de l'animalité que de l'humain, une âme de l'élémentaire. Et certes, le poète Foulon ne cesse, en vers ou en prose, en lyrisme ou en narration, de dire la nature en termes humains, de la peindre en ses charmes et ses fureurs avec un phrasé noble, souvent ciselé, porteur de vibrations musicales. Mais il faut prendre garde qu'il y a là comme une souterraine distorsion entre le langage de l'écrivain et son appréhension du monde. Le soleil au crépuscule qui irise les champs de novembre, c'est beau, et l'on a les pieds dans la boue, et froid aux pieds et froid au cœur.

Dans l'œuvre foulonienne, la nature a une âme : c'est l'âme de ses tâcherons, de ceux qui peinent en elle pour vivre, pour survivre, et qui naturellement prêtent aux éléments leur propre pensée, je dirais leur mentalité, et leurs émotions, qui sont toujours simples, et vont à l'extrême. En sorte que l'animisme n'est en cette œuvre qu'une apparence à laquelle il ne faudrait pas s'arrêter. La nature est ici un miroir, non déformant mais révélateur, de l'âme humaine. Un décor. Mais ce que j'appelle un vrai décor, pas une toile de fond. Quelle erreur en effet de croire que le décor soit indifférent ! Comme d'ailleurs de s'imaginer que les œuvres se génèrent en dehors de l'influence socio-historique et qu'il y aurait donc lieu de les étudier comme des météorites « ici-bas chus » d'on ne sait où ! Essentiel, le décor, vivant, le décor, qu'il s'agisse de la *Monument Valley* dans les westerns de John Ford ou du salon de M<sup>me</sup> Verdurin chez Proust, du lupanar pour travestis dans le Brooklyn d'Hubert Selby, de la « cantina » frontalière dans les tragédies mexicaines de Cormac McCarthy, du bistrot « Au cheval noir » dans le *Déluge* de Roger Foulon. Décor qui est l'être et qui est l'acte. Car l'être porte son acte à la scène qu'il s'est

choisie, qu'il se voit contraint de choisir parce qu'il y fut jeté. Entre Heidegger et Descartes, il y a l'identité de la méthode et l'infranchissable désaccord d'un billet d'aller-retour à Dieu. Entre la nature selon Lamartine et la nature de Roger Foulon, c'est-à-dire la nôtre, il y a le bulldozer. J'y reviendrai, j'y reviendrai. On comprend, n'est-ce pas, que je ne suis pas l'œuvre de Roger Foulon comme on suivrait un itinéraire bien balisé, mais que j'y tourne et tourne, et donc j'y reviendrai, à cette nature, qui n'est plus *la* nature, que je tourne dans cette œuvre comme en un songe qui naîtrait de moi, d'un autre et de je ne saurais dire quel mystère, car une œuvre est comme ce « champ des étoiles » dont parle Hugo, comme cette forêt qui hante l'écriture de Foulon, on y entre de partout, on ne s'y fixe nulle part, une œuvre, c'est fait pour y passer, pour d'abreuver en y passant, et y passant sans cesse générer en soi-même, lecteur, auditeur, spectateur, un mouvement vers, vers au-delà de soi, au-delà du réel, qu'on croyait une fois pour toutes réel ainsi, une œuvre, qu'on l'écrive ou la lise, est une exploration, on ne sait jamais où l'on arrivera ni dans quel état, parce qu'enfin, et là justement réside l'art, on ne va nulle part, car il n'y a nulle part où aller, mais, enfin, on va.

Où vont les personnages des romans de Foulon, qui, jusqu'aux plus tranquilles d'apparence, se jettent tout à coup dans une poursuite effrénée, sinon vers leur propre ignorance, vers ce secret que chacun porte en soi avec la terreur de l'éveiller, secret à soi-même ? Où va le poète Foulon, qui ne cesse de dire qu'il erre par monts et par vaux dans cette nature qu'il aime tant, dont il dit qu'elle lui est un « toit », sinon vers son tenace, torturant mystère à lui-même ?

J'érige des bûchers de rêve  
J'essarte des broussailles d'âme  
Et ne remonte à la surface  
Qu'épouvanté par le silence  
Et l'exigence de mes monstres.

La nature ici est le décor. Ce décor qui est l'œuvre, qui est l'homme, qui est le vaisseau transporteur de l'art. C'est Roncevaux qu'il faut à Roland, pas les jardins de l'Académie. C'est la forêt, la rivière, les plaines qui montent sous la pluie, les

chemins creux comme des déchirures d'âme, qu'il faut aux personnages de Foulon pour accomplir leur destin d'inassouvissement.

Dès *Un été dans la Fagne*, que je me souviens avoir salué en 1980 comme un livre précieux, d'une rare richesse stylistique, la nature, en particulier la forêt, acquiert chez Foulon romancier une place essentielle, et d'abord parce qu'elle est belle. Voilà certes qui peut paraître désuet dans un temps, celui d'après la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à ce jour et sans doute au-delà, qui s'est pris à détester le beau, à rechercher, non le laid, son contraire, mais le standard, un temps qui a relégué l'esthétique, qu'elle soit romanesque, picturale, musicale, au musée — Racine a le droit de faire de belles phrases, Montherlant déjà se le voit reprocher, et le non-style règne —, sans doute parce que l'humain triomphant d'aujourd'hui a enlaidi à ce point son paysage tout en s'extasiant sur sa propre présence considérée comme suffisante que l'idéal formel est devenu la brosse à dents planétaire et que le beau n'est appréciable qu'en fossile.

Un revirement — que j'assimilerais au sentimentalisme préromantique du XVIII<sup>e</sup> siècle — cependant s'opère dans ce mythe fécond d'aujourd'hui, le ressourcement par la nature. Et je connais des varappeurs qui escaladent les falaises du vertige en déclamant *Le bateau ivre*, des randonneurs d'extrême qui débattent de philosophie en franchissant à gué les rivières glaciales de Laponie. Si Roger Foulon est demeuré, toute sa vie d'écrivain, fidèle, en dépit des modes, voire d'un profond courant contemporain, à la belle écriture, c'est qu'il a vécu en symbiose avec la nature et que cette nature, à qui sait la percevoir en son rythme et sa tonalité, est phrase, est belle phrase, est beauté complexe à l'aspect simple, est édification permanente. Symbiose avec la nature, symbiose avouée, reconnue comme identité, dans l'admirable poème *Départ* extrait d'un recueil que Foulon publie en 1969, *Rites pour conjurer la mort* :

Quand viendra le moment de saluer le monde  
À la fin de cet acte où commence la nuit  
Quand le rideau déjà cachera mon visage  
Ne faites pas un geste et laissez-moi partir

À cet instant sublime où cesse la parole  
Où la chair inutile entrouvre sa prison  
Qu'un oiseau vienne dire à l'âme de s'ébattre  
Et que vos doigts amis descendent mes paupières

J'entrerai de plain-pied dans la flore des songes  
Entre le sycomore et la bourse-à-pasteur  
Toute racine aura le pouvoir de me prendre  
Et de me ramener vers la source première

Belle nature, nature funèbre, belle jusqu'en sa constante parlerie de mort. Ainsi apparaît-elle encore en ce début de l'une des nouvelles de *Quatre récits d'ailleurs* (1991) :

L'homme entra dans la peupleraie. Les arbres étaient graves et beaux avec leur houppes d'or que le vent faisait frémir. Cela sentait partout l'amer, la mort, la terre spongieuse, gorgée d'eau.

On lui avait dit : « Le temps de l'abattage est là, vous pouvez commencer. »

Il obéissait à l'ordre, mais il avait un peu honte de devoir effacer du monde une telle splendeur. Et une dernière fois, il admirait.

Écrivain de la nature, Roger Foulon apparaît lui-même, dans son œuvre, par le regard qu'il porte sur toutes choses, comme une nature. Nature puissante (quel travailleur !), nature généreuse (quel dévouement à la vie littéraire, et plus largement, culturelle, de sa région, du pays !), nature d'une extraordinaire avidité, d'une gourmandise pantagruélique à la mesure cependant de ses corrélatives désespérances. Nature au sens où cette œuvre n'est ni sombre ni gaie, mais accueille le tout de la vie, comme si le drame le plus ténébreux se nourrissait de l'azur, comme si les « vipères » de Cornil, le héros marginalisé de *Vipères* (1981), étaient sœurs des anges. Là aussi, romantisme, au sens large, dans ce côté faustien qui se découvre en tout opus.

Rien d'étonnant donc à ce que l'amour, source de vie, sens à la vie, occupe ici une place centrale. Presque tous les drames romanesques de Roger Foulon ont pour déclencheur une frustration amoureuse, mort de l'aimée, mais surtout infidélité de l'aimée, cependant qu'en la poésie s'exprime un lyrisme amoureux à la fois sensuel et équilibrant. Dans bien des poèmes, l'amour est dit l'axe même de la vie du poète, son inspiration et sa seule identité fiable.

Toi ma compagne, ma campagne  
Mon enclos d'herbe et de chair  
(...)  
Toi ma compagne ma campagne  
La vie entière est avec nous  
(...)  
Tu es mon isthme ma colline  
Mon champ de blé mon estuaire

Et ailleurs, en une sorte de bilan de fin de vie :

Herbe soleil été  
Tout passe tout finit  
Nous demeurons ensemble  
Toi et moi dans le réel  
Plus d'une éternité  
En l'espace d'un jour.

L'amour. L'amour quotidien, qui illumine chaque jour d'une clarté d'éternité. L'amour qui devient d'exception, passion dévoratrice, ravageuse, lorsque son objet se dérobe, lorsque la trahison amoureuse souille le monde, lorsque l'abandon amoureux le vide. Ainsi, dans *Déluge*, Djo s'est mis en ménage avec Marthe. Djo est démolisseur de péniches, c'est un travailleur manuel, un de ces humbles fiers et courageux qui triment sous nos yeux aux plus pénibles et abrutissantes besognes, mais qui sont heureux tant qu'ils ont Marthe et le boulot, et le boulot pour l'humble bonheur de Marthe. Si Marthe s'en va, c'est *Othello* chez les presque

analphabètes, c'est *Andromaque* dans la chaumière où ne reste qu'un cœur. Marthe s'en va avec un fringant batelier. La vengeance de Djo sera à la mesure de sa douleur, sa force justicière sera celle du fleuve en crue auquel en un final halluciné il délègue sa vengeance.

La littérature n'a d'intérêt que si l'on y circule sans cesse. C'est un monde inépuisable, la littérature, et ça ne vit vraiment que dans la mesure où l'on y fait des sauts, des sauts vertigineux, des passages d'œuvre en œuvre en se suspendant à des lianes tarzanesques. Quand je lis *Déluge*, je pense à *Othello*. Et aussi à Ulysse massacrant les prétendants. C'est le côté colère d'amour. Je pense aussi au Dostoïevski des *Pauvres gens*, ce roman des débuts qui valut au géant russe un succès à coloration politique fondé sur un malentendu. Ça, c'est le côté besoin d'amour, solitude d'amour ; chez Dostoïevski, le pauvre Makar, cet humble qui n'a de vie que par Natacha, et qui la perd. Et Valjean qui n'avait de vie que par son amour tout paternel pour Colette, et qui la perd. Toutes les joies du monde, toutes les peines du monde, cela tisse, aux multiples étages de cette tour de Babel qu'est la littérature, un réseau vibratile qui est, non notre vie, chose sans intérêt, mais l'image holographique d'un parcours humain qui ne se résigne pas à n'être qu'un passage.

En l'amour réside ici la paix, c'est dire le poème de la sérénité, de la sagesse, c'est dire l'absence d'histoire. Dès lors que l'amour se brise se déclenche le drame. Et à tout drame, il faut des personnages à sa hauteur. Les vôtres, Monsieur, sont d'exception, ou plutôt le deviennent. Ces humbles se gonflent d'orgueil blessé, ces simples se torturent en d'épouvantables dédales mentaux, ces paisibles deviennent féroces, ces faibles inspirent la terreur. Le roman de Roger Foulon semble obéir comme à des lois physiques, des lois qui seraient celles de la condition humaine considérée comme un drame. De la sérénité à la tempête, tout s'enchaîne en l'âme du personnage et cependant en dehors de sa volonté. Il devient un héros, héros blessé, solitaire, ténébreux, un héros qui court à sa vengeance comme un torrent, emporté qu'il est par une identité héroïque qui le dépasse, qu'il ne comprend pas, sinon par sa douleur. Animal blessé, qui fait front, qui charge. C'est bien là le destin tumultueux du personnage de *Déluge*. C'est aussi celui d'Alexandre La Redoute, ce Josey Wales des Ardennes, cet orphelin qui se fait seigneur de légende dans l'un de vos romans les plus accomplis. Intarissable Roger Foulon, qui, ayant

accompli une œuvre très vaste de poète et de romancier, sans parler de l'incroyable énergie consacrée à l'activité culturelle, trouve encore en son grand âge la vigueur, et surtout l'inspiration, et par-dessus tout et avant tout dirais-je l'envie, pour composer les 268 pages *d'Un enfant de la forêt*, ce roman étonnant de vivacité qui vient de paraître aux éditions Luce Wilquin. Roman du terroir, certes, mais bien plus ! En racontant la vie tumultueuse de Stanislas-Joseph-Alexandre Leclercq surnommé La Redoute, ce personnage authentique de Sambre et Thiérache au XVIII<sup>e</sup> siècle, le romancier recompose le paysage qui lui est cher, mais s'interroge aussi sur ce qui fait d'un fils d'honnêtes gens un coureur d'aventures, un hors-la-loi, sur l'absurdité des frontières et des guerres, sur ce qui ruine l'humble bonheur des simples, sur ce qui peut-être nous attend. Ce roman puissant est parcouru d'un souffle épique qui fait de Roger Foulon un parent du Giono de *Que ma joie demeure* ou du *Chant du monde*. Une extraordinaire fraîcheur aussi, dans le regard qui retrouve en toute scène la sainteté des aubes.

À propos d'*Un Enfant de la forêt*, j'ai parlé de western. Giono situa le sien — c'est *Le chant du monde* — dans une Haute-Provence mythique, vous développez, Monsieur, l'aventure fertile en angoisses et rebondissements du vôtre dans nos marches du Sud-Est. Votre Alexandre ne sait trop à quel camp de cette Europe en guerre du XVIII<sup>e</sup> siècle il appartient, lui qui prend ses racines, selon le schéma barrésien dont on sait ce qu'il y a lieu de penser, dans une terre qui sans cesse change de main, une de ces terres qui semblent avoir pour vocation d'être les arènes de l'absurde jeu de la guerre. Alors, pour camp, c'est le sien qu'il choisit, votre Alexandre. Et ses ennemis à lui n'ont rien d'abstrait, il peut les nommer, les terroriser, les tuer, ceux qui l'ont trompé, ceux qui lui ont pris son amour. Et le roman de se dérouler en une interminable guérilla, avec de typiques scènes de western comme celle où La Redoute provoque en pleine rue d'une bourgade aussi isolée que Yuma ou Tombstone un groupe de gendarmes qui tremblent de peur et finissent par décamper. Un rythme allègre sur tonalité de ciel d'orage, un personnage de bandit d'honneur auquel on croit et dont on suit avec passion la course de plus en plus folle ; voilà un récit de bout en bout passionnant qui fait de vous, Monsieur, un authentique romancier d'aventure. Aventure, c'est dire distraction, transportement, revalorisation. Les grands auteurs de « paralittérature » le démontrent tous les jours, nous avons besoin d'autre chose

que de l'histoire des petits déboires et attermolements conjugaux de M. ou M<sup>me</sup> Dupont en 250 pages, nous avons besoin de ce qui pourrait être notre vie dans un autre espace, bref de palpitation, de passion, ce qui n'exclut ni la qualité de l'écriture, ni l'intelligence et la sensibilité.

À lire — je devrais dire « dévorer », tant le rythme et la tension en sont irrésistibles — votre dernier-né, cet *Enfant de la forêt* plein de bruit et de fureur, de silence lourd d'angoisse, de nuit pleine de ferveur, à courir donc de page en page les forêts et les bourgs au côté de ce bandit d'honneur de Stanislas, je me suis dit, Monsieur, que l'écrivain tranquille de Thuin devait être au fond, là où sans doute nous existons vraiment, un sacré gaillard. Car enfin, Stanislas La Redoute, c'est un peu vous, c'est beaucoup vous, n'est-ce pas ! On ne choisit pas son personnage au hasard. C'est plutôt lui qui nous choisit, par une sorte d'obscur complicité.

L'amour du style, de la belle écriture : le lyrisme amoureux ; le personnage d'exception, le héros. Trois spécificité de l'œuvre foulonienne qui ne s'accordent pas avec le goût de l'époque, du moins avec cette part du goût qu'un totalitarisme médiatique qui ne date pas d'hier, qui remonte au XVII<sup>e</sup> siècle et sans doute plus loin, prétend imposer comme *le* goût. Est-ce à dire, Monsieur, que vous seriez un demeuré ? Pourquoi pas ? Demeuré en la cohérence de votre inspiration, demeuré en la vérité de votre monde, demeuré comme demeurent en nos provinces les réalités de jadis, et qui sont là toujours actuelles, ces réalités qui font traditions. On perçoit autrement l'eau quand il faut aller la puiser à la fontaine, la forêt quand on peut encore s'y perdre. Vos œuvres invitent en un monde demeuré dont la focalisation citadine tend à gommer l'existence. Demeuré, comme on demeure en sa vérité. Cependant que certains parleront du goût du public, d'être de son temps (mais quel est-il, ce temps, et qui le fait ?). Songeons que ce qu'on appelle aujourd'hui « public » n'est au fond qu'une potentialité marchande, une sorte d'espace de « marketing », qu'il est abusif d'ainsi nous niveler par des déclarations du genre « le public aime » ou « le public n'aime pas », qu'il y a d'ailleurs là paradoxe (hypocrite !) à faire l'éloge de la différence dans le discours dit humanitaire alors que dans le même temps l'on s'ingénie à standardiser les goûts et les aspirations de chacun. Mais passons, vous n'êtes pas, Monsieur, un marginal, vous êtes un frontalier. Jamais vous n'avez cherché à être différent ou pareil. Vous êtes votre paysage, et ce paysage n'a pas d'autre mode que les couleurs des saisons. Vous êtes

d'une région si chahutée par l'histoire que les seules racines auxquelles il semble que vous ayez pu vous fier, ce sont celles de vos arbres, qui ne sont pas à vous, qui sont au ciel.

Or, et pour finir en ouverture, voyez-vous, cher Roger Foulon, si j'avais à vous classer, comme Nabokov faisait des lépidoptères, je crois que je vous assoirais à la table du douanier Rousseau et du facteur Cheval. Parce que, au fond, passées les couches de méditation, de raisonnement, d'intervention culturelle, et que sais-je encore ! vous êtes un naïf, un de ces savants artistes à qui le don ne paraît pas nécessairement suspect et qui reçoivent chaque jour le jour comme une manne. Cette naïveté, cet apanage d'enfance qui si souvent se perd, on la découvre en tant de vos poèmes, en tout votre geste poétique. Et ainsi me suis-je plu, car je tiens qu'il n'est meilleur accueil au poète que la profération de ses poèmes, à composer au hasard de la lecture de votre œuvre océanique, ou forestière, un petit florilège, dont voici parties.

Souvent viennent chez moi des êtres de passage,  
Non de ces visiteurs annonçant les chagrins,  
Mais des formes au front couvert de poésie,  
Des anges colporteurs de mots et de musique.  
Je les invite à prendre place auprès de moi  
Dans cette chambre habituée aux soliloques,  
À ces voyages que je fais dans l'immobile  
Parmi les souvenirs, l'espérance et le rêve.

Le vide se remplit aussitôt de forêts,  
D'oiseaux qui parlent clair avec des voix de flûtes,  
De lacs où les poissons tracent de grands éclairs,  
De pays pleins de neige où galopent des rennes.  
Et quand ma plume peine, un de ces anges prend  
Ma main et la conduit à travers les obstacles  
Vers la lumière éblouissante du poème.

Soyez, cher Roger Foulon, le bienvenu en notre compagnie, et que ce jour vous soit, en tous vos jours, une fête de l'estime et de l'affection.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Jacques Crickillon, *Réception de Roger Foulon. Séance publique du 26 février 2000* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2000. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>